

chaque individu qui passe est mis sur la sellette. On contrôle son visage, sa tournure, son âge, ses projets, sa vie tout entière.

A bord du *Britannia*, il y avait ample matière à observations et à malignités. Sans être le diable boiteux, on pouvait lire couramment au fond de bien des cœurs, de bien des intérêts, de bien des vanités, qui ne prenaient pas même la peine de mentir. Sur l'Océan on ne prend pas tant de précautions.

Voici deux couples anglais : le premier se compose d'un major et d'une major dans le quarantième ou cinquantième hlyander. Le second mari n'est que capitaine. Quoique Anglais, le major avait été brun : pour le moment il était gris, bien qu'à peine âgé de trente ans ; mais il avait toujours servi dans des contrées tropicales, sous des cieus brûlans. Le major avait six pieds de long sur cinq pouces de large. Le temps qu'il ne passait pas à recouler près de sa nouvelle colombe (il était marié depuis quinze jours à peine) il l'employait à se parfumer des essences les plus exagérées et à se parer de ses costumes les plus nationaux. Tantôt il s'affublait d'un habit, qui, sans commencer comme une sirène, finissait comme elle ; tantôt il se drapait dans une écharpe écossaise avec une grâce qui n'appartenait qu'à lui. Mais ce n'étaient que des occupations accessoires pour notre digne major. Il fallait le voir, pliant sous le poids des fauteuils, des manteaux et des coussins ! Il fallait le voir vingt fois, cent fois dans la journée transporter tout ce bagage selon le caprice et le bon plaisir de sa tendre moitié ! Sans doute il devait être un brave et digne major ; mais quel commissionnaire il eût été ! quel trésor pour les locataires pressés de déménager !

Le capitaine marchait pas à pas sur les traces de son chef. Comme lui il s'était marié dans un moment où l'on ne songe guère à prendre femme c'est-à-dire quinze jours avant d'aller rejoindre son régiment aux îles Bermudes ; comme lui il s'était fait missionnaire par amour. Hercule filait bien aux pieds d'Omphale : quel meilleur modèle eût-il pu choisir que son excellent major ? Il faut l'avouer cependant, gros, joufflu, rubicond, le capitaine n'était pas à la hauteur du major : il n'avait ni sa dextérité ni son grand air sous les fauteuils et les manteaux ; parfois il s'abandonnait à des mouvemens d'impatience et de mauvaise humeur dont le major eût été incapable. Un jour il lui arriva de laisser tomber un coussin à la mer et de rire de la mésaventure. Il ne se croyait pas observé. Mais à bord on est curieux et bavard ; pas un mouvement, pas un geste, pas une parole n'échappe à la publicité, et pendant plus de vingt-quatre heures il ne fut question que de la maladresse et de l'hilarité déplacée du capitaine ; il n'est même point certain que madame la capitaine n'ait pas trouvé dans sa cabine un petit billet délateur chargé de lui dénoncer les méfaits de son seigneur esclave. Du reste, c'était un beau militaire, taillé en manière de tambour-major, et aux îles Bermudes, où l'on n'est pas gâté par la vue des coquets officiers des *horseguards*, le capitaine pourra bien tourner la tête à quelques naturelles.

Quand aux jeunes femmes, elles abusaient étrangement du mariage ; elles faisaient les belles nonchalantes ; elles se laissaient adorer, servir à genoux par leurs maris, sans songer que bientôt cet empire si doux à exercer passerait peut-être en d'autres mains, et que major et capitaine ne tarderaient pas à prendre leur revanche. Elles croyaient à une éternelle lune de miel, sur terre comme sur mer. Mais pendant une lune de miel passée en pleine mer que ne ferait-on pas pour sa femme ? la plus aveugle obéissance n'est pas même de la galanterie, c'est un devoir, et ce devoir chacun le traduit et l'exerce à sa fantaisie et celui-ci à force de petits soins et de tendresses intelligentes ; celui-là à force de bras. Mais les femmes se préoccupent peu de l'avenir. Le présent leur semble devoir durer toujours, et les nouvelles mariées jouaient imprudemment leur rôle de reines déguisées, d'impératrices souffrantes, comme s'il eût dû ne jamais cesser. Sur des robes qui avaient été fraîches, elles étalaient, d'ailleurs, des bracelets, véritable rançon de rois, des broches, des bagues, des chaînes, des colliers, qui leur donnaient un faux air de ces boutiques où tout ce qui réluit n'est pas or. Ainsi attifées et dorées, elles tricotaient des bas et des chaussettes, mais elles ne paraient à personne. Malades, souffrantes

toute la journée, elle revenaient à la vie juste au moment où sonnait l'heure de chaque repas, et elles mangeaient en épouses plus affamées qu'amoureuses. Le hasard leur avait fait une bizarre destinée. Voyageuses infatigables, elles avaient rencontré en Palestine les galans officiers qui devaient un jour devenir leurs maris. Pendant leur excursion, des Bédouins avaient fait mine de vouloir les dévaliser ; mais de chaque côté on avait eu peur : chez les voyageurs anglais, peur d'être attaqués ; chez les Bédouins, peur d'attaquer.

Les deux miss ne se montrèrent pas moins reconnaissantes envers leurs chevaliers des prodiges qu'ils se proposaient d'accomplir en leur honneur. Au retour en Angleterre le double mariage fut célébré le même jour. Mais, hélas ! dès le lendemain, le ministre de la guerre, qui n'a rien de sacré, intima l'ordre aux époux de se rendre aux îles Bermudes. Les deux couples s'arrêtèrent à Halifax, capitale de la Nouvelle-Ecosse et possession anglaise. Là un petit schooner les attendait qui devait les transporter au siège de la garnison.

Ces petits détails intimes seraient restés inconnus sans les indiscretions des deux femmes de chambre à la suite des nobles dames ; si les maîtresses étaient muettes, les suivantes ne l'étaient pas.

Ces époux assortis n'accaparaient pas seuls l'attention publique. Plusieurs passagers partagèrent avec eux cet honneur et au premier rang un jeune Français, qui fut le lion de la traversée, grâce bien moins à sa figure à ses manières, à son esprit, qu'à son nom tant soit peu bizarre. Ce nom ne ressemblait à aucun autre, et il était bien fait pour piquer la curiosité : le jeune Français s'appelait M. Rosa-la-Rose. Le premier qui révéla ce nom, aussi étrange, que latin, passa pour un mystificateur. Il fallut qu'une députation de passagers, envoyée dans la cabine de l'étranger, constatât le fait. Les curieux n'étaient guère plus avancés. Il y avait sous ce nom une énigme, et aucun Cédipe ne se trouvait à bord. Le hasard seul pouvait amener la découverte d'un secret si important. La première fois que M. Rosa-la-Rose parut sur le pont, ce fut comme une émeute. Peu s'en fallut qu'on ne montât sur les mâts pour le mieux examiner. Quant à lui, il riait sous cape de l'effet que produisait son nom, et il se laissait regarder, admirer avec honnime. Les personnes auxquelles il daigna adresser la parole furent enviées et jalouses, et le lendemain on prit en haute considération une dame près de laquelle il s'était assis deux fois. Au reste, cette dame était d'un mérite à se passer de la faveur que lui témoignait M. Rosa-la-Rose. Il paraît que celui-ci était connaisseur, car une fois qu'il eut goûté de cette conversation fine et délicate, il voulut en goûter encore. Lorsque la familiarité se fut établie entre eux, il lui fit hommage de la petite aventure à laquelle il devait son nom.

—Madame, lui dit-il un peu piqué, seriez-vous par hasard la seule personne à bord qui ne fût pas curieuse de savoir comment je suis devenu M. Rosa-la-Rose ?

La dame sourit, ne répondit pas, et M. Rosa-la-Rose poursuivit :

J'arrive à Liverpool, continua-t-il, je me rends à l'office des steamers : jé demande une place pour Boston ; je crois tout fini, et je me prépare à m'éloigner.

—Monsieur, me crie le commis, votre nom, s'il vous plaît ?  
—Mon nom ? et à quoi bon ? Je vous ai donné mon argent, laissez-moi mon nom."

—Le commis insiste : ce garçon avait sa consigno ; moi, je persiste ; pourquoi ? Je l'ignore. Mais quand je loue une stalle à l'Opéra italien, je ne livre pas mon nom, et personne ne me force à le livrer. Ici le cas était plus grave ; le commis ne se contentait pas de monsieur trois étoiles. Il voulait un nom, un vrai nom. Impatienté, jé lui jetai ce nom de *Rosa-la-Rose*. Le commis l'inscrivit gravement sur son registre, de sa plus belle écriture, et voilà comment je suis condamné à faire une traversée de mille lieues sous le nom de Rosa-la-Rose. Ah ! madame, ne plaisantez jamais avec un Anglais !

Quel était le vrai nom de ce jeune pseudonyme ? Nul ne le sçut à bord, à moins qu'il n'ait été indiscret avec la jeune femme qui,